VICARIAT DU KEEWATIN

Fondation de la première mission chez les Esquimaux du Keewatin.

Par les RR. PP. Turquetil et Le Blanc.

La fondation de cette mission forme une des plus belles pages de l'histoire de la Congrégation. Nos « Missions » seront heureuses de publier tout ce qui se rattache à cette œuvre conçue et réalisée dans des vues uniquement surnaturelles. Nous suivrons donc les vaillants missionnaires dans leurs préparatifs, puis dans leur long et intéressant voyage jusqu'à leur lointaine mission. Nous assisterons aussi aux travaux de construction de la Maison Chapelle et à la première messe qui y a été célébrée.

Nous commençons toutefois ces récits par la lettre des Pères au Révérendissime Supérieur Général, bien qu'elle soit écrite en dernier lieu. Elle résume, assez bien, ce que le R. P. Turquetil a écrit dans ses rapports précédents et servira d'introduction à ce qui suit.

Puissions-nous bientôt faire connaître à nos lecteurs que la mission placée sous le vocable et la protection de Notre-Dame de la Délivrande est devenue le centre et le foyer d'une nouvelle chrétienté ; que le dévouement des missionnaires et les sacrifices de leurs bienfaiteurs ont eu, même en ce monde, la récompense du succès !

I. — Lettre des RR. PP. Turquetil et Le Blanc à Mgr Dontenwill, Supérieur Général.

Notre-Dame de la Délivrande,
Chesterfield Inlet, le 8 décembre 1912.

MONSEIGNEUR ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Vos deux petits missionnaires, nouvellement arrivés à Chesterfield Inlet, vous doivent tant de reconnaissance, que vous me pardonnerez si je viens vous dire bien simplement toute notre joie et notre bonheur d'être les apôtres d'un peuple tout nouveau et encore tout païen.

Ailleurs, sur d'autres plages, les différentes tribus esquimaudes se sont montrées plutôt rebelles au christianisme. Sans oser nous prononcer encore sur les dispositions de nos Esquimaux, avant même d'être en mesure de prévoir les résultats de notre apostolat chez ces pauvres païens, abandonnés jusqu'ici par la force des circonstances (leur genre de vie, en ces déserts de glace, suffit à lui seul à expliquer pourquoi et comment ils devaient être les derniers à recevoir la bonne nouvelle de l'Evangile), nous osons cependant, avec la grâce de Dieu, espérer beaucoup dans l'avenir.



Ici, en effet, nous nous implantons dès la première apparition des blancs. Quelques-uns de nos gens, il est vrai, habitués au commerce avec les baleiniers, pourront trouver étrange que les hommes de la prière n'apparaissent que si longtemps après les gens de trafic et d'industrie. Ils pourront dès lors se demander si cette religion n'est pas affaire de goût, ou encore une invention nouvelle de ces blancs capables de tout. Car chez tous ces blancs, qui leur paraissaient supérieurs en intelligence et en ressources, rien ou à peu près, qui ait pu leur faire soupçonner l'existence d'un Dieu ou d'un culte à lui rendre. Cet étonnement,

bien naturel pourra chez quelques-uns constituer un obstacle, du moins au début. Mais ceux-ci ne sont pas la majorité.

Les Esquimaux de l'intérieur savent nos voyages et essais précédents, nos démarches de l'an dernier, quand je me rendis à Churchill, pour étudier la question. Ce n'est que quelques mois plus tard que la compagnie de la Baie d'Hudson établissait ici un poste de commerce provisoire. On chercha, mais en vain, à remonter l'Inlet et les rivières qui s'y déversent. La question de savoir où serait définitivement le poste restait douteuse. L'arrivée du steamer l'a tranchée. Le commissaire de la Compagnie a pu juger par lui-même. Voilà qui rassure les Esquimaux. L'arrivée des missionnaires est de bon augure également pour ces pauvres gens si avides des secours de la civilisation.



Une opportunité de premier ordre et qui est de la plus haute importance dans la fondation d'une mission nouvelle, c'est de ne pas attendre que les sauvages s'habituent à ne voir du monde civilisé que le côté du trafic et du commerce. En ce dernier cas, les secours matériels qu'ils reçoivent des commerçants leur semblent le *nec plus ultra* du bonheur en ce monde, et volontiers, ils considèrent ces gens comme leurs bienfaiteurs et leurs pères. Le missionnaire qui arrive ensuite a mauvaise grâce à prêcher une doctrine qui tend à changer bien des manières de voir et de juger les choses et les hommes, et pratiquement, demande la suppression de bien des usages ou habitudes invétérées.

Ici, grâce à Dieu, il n'en sera pas ainsi. Nous avons autour de nous un peuple nouveau, qui, dès son premier contact avec les blancs, aura l'impression que le monde civilisé ne vit pas sans religion.

Les Aiviliks, ou Esquimaux de Fullerton a Repulse Bay, font exception, il est vrai. Bien plus, ils ont le défaut de

se croire pour cela supérieurs aux autres tribus. Mais ils ne sont pas la majorité, et comme ils ne fréquentent guère nos gens, ceux-ci resteront libres de préjugés. En outre, l'établissement d'un poste de traite, et l'ouverture d'une mission, ici, vont vite renverser les rôles.

La gloire des Esquimaux du Nord, en effet, aux yeux de leurs compatriotes moins fortunés, n'était pas de savoir manœuvrer une barque de pêche, d'avoir vu des steamers, ou de parler quelques mots d'anglais ; ce qui faisait leur supériorité bien évidente, c'est qu'en été, ils s'habillaient d'étoffes légères et de couleur, et en hiver, portaient des fusils, alors que ceux du Sud, couverts de peaux toute l'année, n'avaient que leurs flèches grossières en os avec pointe de silex, deux côtes liées ensemble et une corde de nerfs tressés faisant tous les frais de l'arc. Les plus pauvres de naguère vont devenir les plus riches aujourd'hui. La Compagnie fait réellement la traite, c'est-à-dire l'échange des fourrures contre étoffes, fusils, munitions, tabac, etc. Les prix sont avantageux pour les Esquimaux qui reçoivent un plus haut prix pour les fourrures, et paient les articles moins cher que dans aucun autre poste de l'intérieur où les difficultés de transport occasionnent de grandes dépenses, font monter le prix des marchandises qu'ils achètent et diminuent la valeur des fourrures qu'ils vendent.

La traite, ici, est donc plus avantageuse que le travail à bord des goëlettes de pêche, où l'Esquimau ne reçoit guère autre chose que sa nourriture pour lui et sa famille. Il fallait plusieurs années d'un travail incessant de la plupart de ces gens pour obtenir une barque ou quelques menus articles. Déjà nos Esquimaux relèvent la tête. Ce ne sont pas de vieux fusils, de seconde main, tous de marque et de calibre différents, c'est la carabine Winchester, qui brille toute neuve entre leurs mains. Eux aussi vont pouvoir s'habiller à la mode, fumer, goûter aux biscuits, au thé, voire même aux sucreries ; il leur suffit de prendre

quelque renard blanc, d'abattre un loup ou un ours blanc, les voilà riches, ils vont au magasin où ils peuvent choisir à volonté. On devine s'ils travaillent. La paresse n'est certainement pas leur défaut dominant. L'année promet d'être bonne pour le commerçant et par suite avantageuse pour les Esquimaux.

De la sorte le jour n'est pas éloigné ou les Kenipitus de Chesterfield Inlet feront envie aux Aiviliks de Repulse Bay. Ces derniers comprendront que nos gens sont plus favorisés qu'eux, au point de vue de la religion. Eux n'avaient jamais vu qu'un tout petit livre rouge contenant des extraits du Nouveau Testament, dont ils ne pouvaient comprendre grand chose. Les nôtres ont parmi eux le prêtre lui-même qui fait l'école, le catéchisme, instruit tout le monde, et chaque dimanche prie au nom de tous. Du même coup, ils comprendront, à voir notre genre de vie, pourquoi, à bord des goëlettes, les gens de pêche ne se souciaient pas de remplir auprès d'eux le rôle du prêtre et du missionnaire.



Voici nos gens, leur caractère est doux, agréable et facile, leur intelligence remarquable. Mon rapport (1), aujourd'hui, ne comporte guère autre chose que le compte rendu de nos travaux de construction, quelques aperçus sur le genre de vie, les voyages d'hiver, la température. De détails, point. Nous attendons que nous puissions contrôler par nous-mêmes les données que nous avons.

De nous-mêmes, nous avons peu à dire, peu signifie beaucoup : nous sommes heureux, pleins de courage et de gaieté. Notre joie est toute du cœur, sans doute, et ne consiste pas dans la jouissance du plaisir ou du bien-être, mais elle n'en est que plus réelle et plus réconfortante. Nous sommes heureux de notre vocation, à raison même

(1) Ce rapport sera publié plus tard.

des craintes et des incertitudes que nous avions jusqu'au dernier moment, au sujet de notre chère mission de Notre-Dame de la Délivrande.



Nous sommes heureux à la vue de l'œuvre immense que nous avons devant nous, parce que nous espérons réussir à faire quelque chose pour Dieu. Nous sommes heureux et contents ensemble, parce que nous nous comprenons bien, que nous nous aimons en frères, ayant les mêmes goûts, les mêmes aspirations, et presque les mêmes défauts, sans doute parce que nous étions destinés à vivre, à travailler et à souffrir ensemble.

Peut-être le voisinage de la Normandie et de la Bretagne explique un peu la chose. Nous parlerons bien souvent d'elles ; car dans les circonstances où nous nous trouvons, notre règlement du silence n'est pas encore affiché. Le fait est que nous aimons notre vie, et plus nous parlons du passé, de la patrie, de la Congrégation, des missions, plus nous nous sentons heureux de la part qui nous est échue, et plus aussi nous avons à cœur de faire en sorte que notre vie soit toute à la gloire de Dieu, au salut des âmes et à l'honneur de notre chère Congrégation.

Voici pourquoi nous vous devons tant de reconnaissance, Monseigneur et bien-aimé Père ; merci de nous avoir procuré ce bonheur, merci de l'attention toute paternelle que vous avez eue de nous envoyer à tous deux quelques mots d'encouragement et une bénédiction spéciale. Nous avons reçu l'un et l'autre avant notre départ de Montréal. Alors nous avons senti que même à Chesterfield si nous sommes isolés, éloignés, nous ne sommes pas pour cela en dehors de notre famille religieuse, nous ne faisons qu'un avec elle malgré les énormes distances et surtout les différences de climat et de conditions d'existence qui nous séparent de tous nos autres frères.

Avec notre reconnaissance, nous vous prions, Monseigneur et bien-aimé Père, d'agréer l'expression de l'affection respectueuse et filiale des deux missionnaires esquimaux, de Notre-Dame de la Délivrande, au pays des tentes de phoques et des maisons de glace.

A. Turquetil, O. M. I.
A. Le Blanc, O. M. I.

II. — Les préparatifs du voyage.

Montréal, le 22 juillet 1913.

Nous sommes sur notre départ, et voici le résumé de ce que nous avons fait pour préparer la fondation de Notre-Dame de la Délivrande, à Chesterfield Inlet, pour les Esquimaux de la côte Ouest de la Baie d'Hudson.

Laissant Le Pas le 24 avril dernier 1912, le 25 j'étais à Prince-Albert, le 27 à Duck Lake et Saskatoon, où je prêchais le lendemain. Ce fut le point de départ de toutes les délicates attentions dont j'ai été partout l'objet de la part de nos Pères. Sa Grandeur Mgr Langevin a été on ne peut plus aimable et généreux. Quant à nos Pères de l'église du Sacré-Cœur, ils méritent bien une mention spéciale. Arrivé le 1er mai, je m'occupai des achats pour les missions du Nord, et repartis le 7 du même mois, en compagnie du R. P. Cahill. D'Ottawa, où j'arrivai le 9 ; je n'oublierai jamais nos Pères du Juniorat du Sacré-Cœur qui ont lutté d'amabilité pour les missionnaires des Esquimaux. Au scolasticat, même enthousiasme chez tous les Pères et Frères ; puis vient le tour de la maison de Hull. Partout on m'invite à prêcher, on m'offre la quête, et je puis faire aussi d'heureuses connaissances. Merci à tous, et surtout à ceux qui donnent de leur pauvreté.

Le 15, veille de l'Ascension, me trouve à Montréal ; il est juste de constater que nos Pères de Saint-Pierre ont, eux aussi, un droit tout spécial à notre reconnaissance, pour la

généreuse hospitalité et les secours de tout genre qu'ils m'ont offerts. Le dimanche 19, je prêchais à Saint-Pierre, et les paroissiens comprirent si bien les intentions de leurs prêtres que, de suite, ils organisèrent une séance dramatique au profit de notre mission. Merci à tous, aux organisateurs, aux généreux donateurs, à tous ceux qui nous ont montré tant d'intérêt.

Le dimanche suivant, j'étais de nouveau à Ottawa, pour répondre aux gracieuses invitations de nos Pères de Hull et du Sacré-Cœur.

Après quelques courses faites à Montréal pendant la semaine du 26 mai au 2 juin, je me retrouvais encore au scolasticat d'Ottawa, ou les nouveaux ordinands m'offraient, avec leur première bénédiction, un magnifique drapeau Carillon Sacré-Cœur. Son Excellence Mgr le Délégué Apostolique nous fit l'honneur de venir bénir lui-même ce beau drapeau, et nous le remettre au nom du Saint-Père. Ce seul fait suffit à montrer combien notre nouvelle mission attire de sympathies.



Le vendredi suivant à Québec je répondais aux invitations répétées du R. P. Lelièvre, ancien compagnon de noviciat. Ce Père comprend et aime d'autant plus les missions sauvages qu'il est l'apôtre de la dévotion du Sacré-Cœur au Canada. J'eus le bonheur de voir ses « chers amis », les ouvriers de Saint-Sauveur, réunis en adoration, chantant, priant comme un seul homme. Il y en avait trois mille, formant un tout compact, animés d'une piété mâle et énergique, prêts à tout, pour le Sacré-Cœur et son apôtre.

Ce fut une grande joie pour moi de leur adresser la parole, et de recommander notre mission naissante à leurs ferventes prières et à leurs généreux sacrifices. Sans nul doute, nous avons là un trésor acquis de mérites et de bénédictions.

Le surlendemain, j'arrivais à l'improviste à Lowell, Etats-Unis, où nos Pères surent tirer le meilleur parti possible des circonstances, afin de nous aider. L'après-midi, on me fait porter le T. S. Sacrement à la procession, bonheur qui ravivait tant et de si beaux souvenirs d'autrefois, et qui me causa de bien douces émotions. C'était la première fois que je revoyais pareille fête depuis que j'avais quitté la France, et cette après-midi, je vis plus de monde en prière, et suivant le T. S. Sacrement, que je n'en avais vu pendant tout le cours de mes 12 ans de missions.

Le lendemain, nos Pères de Lowell m'accompagnent à Boston, où nous intéressons à notre cause le directeur de la Propagation de la Foi ; puis le train de Montréal m'emporte.

***

A mon arrivée, j'ai l'immense joie de rencontrer, pour la première fois, le R. P. Le Blanc qui sera mon compagnon de mission, de travaux, de peines, et, nous l'espérons, de consolations. Rien ne lui manque pour être un heureux missionnaire, et surtout pour apporter le bonheur, la gaieté et le charme de l'amitié fraternelle dans notre vie d'isolement.

Le Père m'apporte aussi une bénédiction et de précieux encouragements de la part de Mgr le T. R. P. Général. Plus que jamais je me sens heureux et fier d'appartenir à notre chère famille religieuse qui sait si bien encourager et soutenir ses enfants.

Après quelques instants consacrés aux nouvelles du pays et des amis, nous partons le même jour pour Ottawa. Le Père Le Blanc y fera la connaissance de nos Pères, et du même coup, je m'occuperai de nos pourparlers avec les ministres au sujet de notre entreprise. Car, à Winnipeg, j'avais entrevu d'énormes difficultés qui faisaient presque désespérer de la possibilité du voyage. Il s'agissait de risquer tout, dépenses et voyage. Le steamer n'étant pas

certain de pouvoir aborder à Chesterfield Inlet, on me proposait, faute de mieux, de me débarquer, vivres et bagages, à 500 milles de là, en dehors même du pays des Esquimaux. Plutôt que d'abandonner le projet de mission, je préfère courir le risque. Triste perspective, il est vrai; aussi essayai-je d'obtenir un passage sur les steamers du gouvernement. Mais il aurait fallu un voyage exprès pour nous ; et il y avait à cela de bien grosses difficultés. Après bien des démarches et des pourparlers, nous n'aboutissons à rien.

Enfin arrivent des nouvelles plus rassurantes du côté de la Compagnie. On partira, et pour cela nous devons commencer sans retard nos préparatifs. Encore une visite au collège de l'Assomption, le dimanche 16 juin, et tout le reste de notre temps se passe en courses aux différents magasins de Montréal. Nous trouvons sans peine le bois de construction, le charbon, et divers objets de travail ou d'ameublement ; mais les habits d'hiver sont bien difficiles à trouver à cette saison de l'année. Quelques articles propres à la vie du Nord, des instruments de pêche, par exemple, manquent complètement, et ce sont des courses sans fin et sans résultat.



Nous voici aux premiers jours de juillet. Le bateau arrive au port avec deux semaines et plus de retard. On commence à le charger. Tout va bien et vite, quand tout à coup, il faut tout décharger à nouveau : le bateau touchait fond et ne pouvait plus remuer. Alors ce sont des contre-ordres et des démarches fort ennuyeuses. Il faut retirer les marchandises, s'enquérir à tout instant du temps et de l'endroit où il faudra les livrer. Le téléphone qui d'habitude est si utile nous sert surtout et uniquement à nous faire dire que la ligne est occupée.

Pour tout résumer, je pourrais dire sans exagération que

tous les conducteurs de tramways me connaissent et savent même s'il me faut une correspondance et à quel point je dois descendre. C'est dire toutes les courses qu'il a fallu faire. Heureusement, à Saint-Pierre et aussi au Noviciat de Lachine, l'amabilité de nos Pères fait oublier toutes les fatigues et les tracas.

Je ne peux passer sous silence le don généreux que nous a fait le Noviciat de Notre-Dame des Anges, de Lachine. Malgré le surcroît d'ouvrage, le R. P. Supérieur a bien voulu permettre aux frères de nous préparer toutes les pièces de l'autel. Ce sera certainement un souvenir précieux, et les deux missionnaires des Esquimaux en offrant le Saint Sacrifice penseront toujours à leurs frères de la maison du noviciat, qui prient pour eux.

Enfin le bateau, après avoir changé de quai, est rechargé. Les vendredi et samedi 19 et 20 juillet, le chargement est terminé et tous nos bagages, à fond de cale. Nous n'attendons plus que le signal du départ. Ce devait être le 14 juin, ensuite le 10 juillet, puis le 15, puis encore mercredi dernier 17, et le samedi, le dimanche, le lundi suivant, aujourd'hui, 22 juillet. Les dernières nouvelles du matin nous renvoient à après-demain.

Avec tous ces retards aurons-nous le temps de construire avant l'hiver ? Ou bien n'était-ce pas mieux pour nous de ne pas partir trop tôt, puisqu'il y a tant de glaces cette année ? C'est ce que nous verrons plus tard.



Je n'ai rien dit de toutes les âmes généreuses qui nous sont venues en aide et veulent rester inconnues. Dieu les connaît et les récompensera. Il en est à qui nous devons une grande reconnaissance, d'autres qui ont donné l'obole de la veuve, et peut-être, devant Dieu, ce ne sont pas les moins méritantes. Toutes nous ont inspiré une grande confiance en l'avenir, en nous faisant comprendre que le

bon Dieu était avec nous, puisqu'il inspirait aux âmes de si généreuses pensées.

Nous allons donc partir, préparés à tout, c'est-à-dire prêts à construire si le bateau nous conduit à bon port, et alors ce sera fort bien, mais prêts à l'imprévu, s'il en est autrement. A la grâce de Dieu qui fera le reste ! Dans les difficultés, nous sommes habitués à dire : Ce pourrait être pire ; cette maxime nous servira bien souvent sans doute, et nous en apprécierons mieux la sagesse. Donnez-moi des âmes, prenez tout le reste. *Da animas cœtera tolle.*

A. Turquetil. *O. M. I.*

III. — Journal de voyage de Montréal à Notre-Dame de la Délivrande.

A bord du Nascopie, 30 juillet 1912.
Côte du Labrador, port Rigolet.

Lors de mon passage à Winnipeg, aux premiers jours de mai, le commissaire de la compagnie de la Baie d'Hudson me recommandait de nous tenir prêts à partir vers le 14 de juin. J'envoyai donc un câblogramme à la Maison générale afin de hâter l'arrivée du jeune Père qui devait m'être donné pour compagnon, et que je ne connaissais pas encore.

Il y avait bien des difficultés et des doutes quant au meilleur plan à suivre pour ce voyage. C'était la première fois que la compagnie employait un seul vaisseau pour approvisionner tous les postes ou sous-postes de traite disséminés sur les côtes du Labrador, du détroit de la Baie d'Hudson et dans la Baie même, de Chesterfield Inlet à Churchill, York Factory, et même jusqu'à Moose Factory, au fond de la Baie James. Les années précédentes, la compagnie employait deux ou trois vaisseaux qui se chargeaient chacun d'un district. Voiliers et vapeurs à la fois, ils prenaient peu de charbon et suffisaient amplement au chargement, malgré leur peu de tonnage.

Le nouveau steamer, du nom de Nascopie, n'a pas de voile, ce qui, pour un voyage de trois ou quatre mois, exige une grande quantité de charbon. Suffira-t-il au chargement de tant de marchandises ?

De tous les postes qu'il doit approvisionner, bien peu offrent un abri aux steamers, et il n'y a pas de port. Jeter l'ancre au large, décharger à l'aide de chaloupes qui, ellesmêmes, ne peuvent tenir la mer, en cas de vent, voilà qui prend bien du temps, et donne à réfléchir pour un vaisseau qui ne trouvera pas une once de charbon sur tout son parcours, et dont les jours d'absence, par suite, sont comptés.

Partir trop tôt, c'est s'exposer à être arrêté par les glaces, et perdre ainsi un temps précieux. Attendre, c'est choisir le temps des tempêtes qui rendent le déchargement bien difficile.

Ceci donnera la clé des ordres, contre-ordres, retards et imprévus de toute sorte qu'il a fallu subir pendant deux mois.



A Winnipeg, le commissaire de la compagnie de la Baie d'Hudson me représentait le voyage à Chesterfield Inlet comme incertain et risqué à l'extrême. Les côtes sont mauvaises, les cartes de navigation sont incomplètes et peu sûres, car il n'y a pas de sondages encore en ces contrées. Le brouillard perpétuel ajoute encore à ces difficultés. Tout ceci est fort vrai, mais fallait-il renoncer à la fondation de notre chère mission ? Je préfère accepter les conditions qui me sont faites, à savoir : je consens à être débarqué, armes et bagages, soit à Fullerton, 120 milles Nord de Chesterfield Inlet, ou bien à Churchill, 500 milles au Sud. Ce dernier parti était vraiment désespéré et presque une folie. Qu'irions-nous faire à Churchill ? Il n'y a pas d'Esquimaux, mais seulement une poignée de Montagnais, dont j'ai parlé dans mon rapport de l'an dernier.

On me fait comprendre également que peut-être le

bateau fera tout le tour de la Baie d'Hudson, avant de se rendre à Chesterfield Inlet. Dans ce cas, nous arriverons trop tard, évidemment, pour bâtir avant l'hiver. Cette perspective n'est guère faite pour sourire à l'imagination. Quant au fait de n'être pas certain d'avoir une cabine à bord, je ne m'en inquiète guère.

Je comprenais fort bien toutes ces difficultés et savais aussi que ces messieurs de la compagnie de la Baie d'Hudson ne créaient pas ces difficultés à plaisir, et que, en tout cas, je pouvais compter sur leur bonne volonté coutumière. A tout prendre au pire, notre vie n'était pas certainement en danger, il y avait une belle chance de réussir à fonder la mission projetée, et nous nous reprocherions toute notre vie de l'avoir manquée. J'acceptai donc les conditions qui m'étaient faites, et me rendis à Ottawa, puis à Montréal. Il n'y a que le premier pas qui coûte, dit-on, et c'est vrai. Je me mis de suite à l'œuvre, et préparai tout pour le départ et la fondation de la nouvelle mission, comme s'il n'y avait jamais eu d'obstacle à prévoir. Et alors les choses commencèrent à s'éclaircir.

D'abord au point de vue des ressources, en moins de deux mois, et comme par enchantement, nous étions à même de faire face à la moitié des dépenses que cette fondation allait imposer.



Ainsi que je l'écrivais il y a huit jours, nos Pères firent au missionnaire des Esquimaux le plus chaleureux accueil. Le bon Dieu sut aussi susciter des âmes généreuses qui ont droit à toute notre reconnaissance pour les aumônes et les dons de toute sorte qu'elles nous ont fait parvenir. Mais il n'y eut ni sermon, ni conférence, ni représentation, ni quête ailleurs que dans les églises dirigées par les nôtres.

Mgr Charlebois que j'avais mis au courant des difficultés et incertitudes signalées plus haut, prenait de son côté des informations. Sa Grandeur me disait dans une lettre du

16 mai que la fondation de la mission était fort incertaine, dans les circonstances actuelles.

A la réception de cette lettre, et sur avis de Sa Grandeur, je me rendais à Ottawa, dans le but d'intéresser à notre entreprise les membres du gouvernement. Le département de la marine envoyait deux navires dans la Baie d'Hudson. Il s'agissait d'obtenir un passage à bord. Après bien des démarches et des pourparlers, nous n'aboutîmes à rien.

Quelques jours plus tard, une autre lettre de Mgr Charlebois me donnait des détails plus rassurants. La compagnie semblait fixée sur l'itinéraire à suivre, et décidée à aller à Chesterfield Inlet.

Le bateau toutefois n'arrivait pas encore, et nous étions au 20 juin. Le R. P. Le Blanc, lui, était arrivé le 14. Plein de santé, de joie, de bonheur, heureux comme on peut l'être à la pensée d'avoir, tout jeune encore, à dépenser sa vie à une œuvre grande, belle, et surtout attrayante, parce que extrêmement difficile. Le retard du bateau lui permit de visiter nos maisons de Lachine, Québec, Le Cap de la Madeleine, Ottawa, Hull. Ce fut une grande joie pour lui et qui adoucit les peines de la séparation.



Enfin le Nascopie arrive à Montréal, les derniers jours de juin. Il doit prendre quelques jours pour charger et nous partirons. Mais ces quelques jours se changèrent en semaines. Il dut décharger pour changer de quai, l'eau n'étant pas assez profonde. Et 3.200 tonnes de marchandises ne se chargent pas en un jour. Enfin le 23 juillet, au soir, nous nous rendîmes à bord.

Le Nascopie est un jeune bateau de 6 mois, mais de respectables dimensions : il mesure 293 pieds de long. A fond de cale, jusqu'au pont, sont entassés les provisions et vivres de toute sorte qui doivent subvenir à l'approvisionnement des postes de traite dont nous avons parlé plus

haut. A l'extérieur, sur le pont, 18 embarcations qui servent à décharger, 25 canots de bois, quelques canards, poules, messieurs habillés de soie, etc., etc., couvrent l'avant et l'arrière. Au centre, quelques cabines abritent les passagers les plus respectables. Le commissaire de la compagnie pour le Canada est à bord avec sa sœur et sa fille. Puis un Révérend ministre missionnaire à Baffin Land qui a le titre de chapelain, votre serviteur qui a signé comme assistant-chapelain, le P. Le Blanc qui, lui, a signé comme aide-garçon de pont, et plusieurs jeunes employés de la compagnie qui vont ou retournent à leurs postes. Il ne faut pas oublier de signaler le télégraphe sans fil Marconi, que nous avons à bord. Il semble qu'il ne nous manque plus rien.

Il manquait quelque chose cependant. Nous attendions quelques caisses de tabac retenues à la douane, et le 24 au matin, nous nous esquivons à Saint-Pierre, disons nos messes et revenons au bateau. Il est une heure de l'après-midi quand enfin nous démarrons.

Deux de nos Pères de Saint-Pierre, avertis par téléphone, sont accourus. Nous avons juste le temps de les apercevoir et de recevoir leurs signes d'adieu que nous rendons à profusion, et adieu Montréal, amis, bienfaiteurs, à tous merci et reconnaissance.

Nous descendons le beau et majestueux Saint-Laurent. La beauté de ses rives enchanteresses nous fait oublier tout le reste. A 6 heures, nous passons le Cap de la Madeleine où nous remarquons le drapeau qui flotte à la maison des Sœurs qui, toutes, mouchoirs en main, nous envoient le salut d'adieu. Le P. Le Blanc dit adieu à sa chère Bretagne, car ces petites Sœurs si dévouées sont originaires de Bretagne, et plusieurs sont bien connues du Père qui leur avait fait visite.



Il est fort tard quand nous arrivons à Québec. Nous laissons notre pilote pour en prendre un autre, et continuons

jusqu'à la pointe du Père. Là, notre capitaine prend le commandement, mais nous ne pouvons partir, à cause du brouillard qui couvre la mer.

Nous passons la journée du 26 à l'ancre. Les cloches sonnent la fête de la bonne sainte Anne, le drapeau flotte au vent en signe de réjouissance, mais la sirène du phare nous étourdit nuit et jour, sans discontinuer.

Le 27, nous partons vers midi. Un transatlantique, l'Empress, passe à côté de nous, en route pour l'Europe. Nous ne pouvons le suivre ; le Nascopie ne fait que 9 milles à l'heure par raison d'économie. A pleine vitesse, soit 15 milles à l'heure, il dépenserait 32 tonnes de charbon par jour, et serait vite à court.

Dans la soirée, nous parlions encore des heureux voyageurs qui allaient revoir la France, lorsque le Marconi nous apprend que l'Empress a abordé et coulé une charbonnière de 5.000 tonnes. Elle-même, fortement endommagée, se replie lentement sur Québec. Quelques instants après, nous l'apercevons qui longe la côte, avance péniblement, s'arrête et reprend sa marche, comme un monstre blessé. Tout l'équipage du navire sombré est sauvé, heureusement. Soit dédain, soit surcroît de travail, le transatlantique ne daigne pas répondre à notre télégraphiste.



Dimanche 28. Nous avons dit nos messes, ce matin, dans le salon, entre 5 et 6 heures. Il y a bien quelques catholiques à bord, parmi les marins, mais, comme il devait y avoir service à bord pour les protestants, nous n'avons pas l'autorisation de dire la messe en public. Avec stupéfaction, nous apprenons au déjeuner que ce service n'aura pas lieu, parce que déjà les prêtres catholiques ont officié en particulier, et qu'il ne fallait pas de préférences !!! Mais voici le plus beau : nous allons remercier le capitaine de la faveur qu'il nous a faite en nous permettant de dire nos

messes dans le salon, et obtenons du même coup la permission de la dire tous les jours. Il suffit que le salon soit libre à 6 heures. Quel bonheur pour nous!

Pendant les journées des 29 et 30 juillet, nous approchons du détroit de Belle-Ile, et rencontrons les premiers icebergs. Le R. P. Le Blanc contemple avidement ces monstres de glace, et peut se convaincre que dans le Nord, la glace, en été, est meilleur marché qu'à Montréal. Nous avançons lentement au milieu des icebergs. On en voit jusqu'à 20 tout autour du vaisseau. Le froid est intense, le brouillard très épais. Nous ne faisons que 3 milles à l'heure.

Le dernier jour du mois, même brouillard : le soir, il faut arrêter, et ne pouvant jeter l'ancre à cause de l'eau profonde, nous allons à la dérive jusqu'au lendemain midi.

1ᵉʳ août. A 1 heure après-midi, nous filons à toute vitesse. Le télégraphe sans fil nous apprend que le bateau-poste a quitté Rigolet aujourd'hui, et nous devons le rencontrer à Carterets. Nous entrons au port à 8 heures du soir.

Carterets est un poste de pêche à la morue qui comprend 2.000 âmes environ. Mais au port même, il n'y a que les magasins de la compagnie, une mission protestante et quelques maisons d'engagés. Les côtes ne sont que rochers abrupts, déserts. On se croirait en plein Nord, dans l'un de ces petits postes de traite qui ressemblent si bien à des solitudes de moines.

Je faisais remarquer au cher P. Le Blanc que si nous touchions un rocher, pendant que nous allons à toute vitesse, c'en serait fait de notre mission, au moins pour cette année. Et le Père de me répondre qu'il passerait volontiers l'hiver en ce pays plutôt que de retourner à Montréal. Vous voyez que l'aspect de ces rochers sauvages ne l'effraie guère.

***

Le 2 août, premier vendredi du mois, nous disons nos messes de bonne heure. Il est midi quand nous partons. On aperçoit toute une flotille de barques de pêche, voile au vent, qui sillonnent la mer en tous sens. A 3 h. 1/2, on jette l'ancre derrière un rocher. La mer s'est couverte soudain d'une brume épaisse, signe certain de nombreux icebergs. Bientôt nous repartons, mais c'est pour arrêter encore vers le soir.

Notons pour le 3, que l'on n'a pas bougé depuis hier. A quelques pieds en avant de nous, un iceberg est venu s'échouer. Il touche fond et ne peut plus remuer. Le temps est froid, humide et sombre. La brume se change en eau, et personne sur le pont aujourd'hui.

Sans doute, pour se distraire, le capitaine propose de jeter par-dessus bord les trois clergymen, cause de ce mauvais temps. Il ajoute qu'il reprendra ceux qui surnageront, mais sacrifiera les autres. Or, il paraît que seul le Révérend Ministre ne sait pas nager. C'est dire si tout le monde rit de la plaisanterie.



Après nos messes, le matin du 4 août nous montons sur le pont faire nos actions de grâces. Sur l'ordre du capitaine, on lève l'ancre et nous filons sur Rigolet. Au déjeuner, je reçois les félicitations de tout le monde, et voici pourquoi : il y a 5 jours que nous comptons arriver à Rigolet. Dès lors les paris commencent. Tous les billets de 1 à 9 heures s'enlèvent comme par enchantement, tout le monde s'attend à arriver le soir, et dès lors, il n'y a pas de billets de 11 heures à 1 heure. Pour la même raison, personne ne veut prendre celui de 10 heures. Je l'ai pris pour faire plaisir à ces gens si aimables pour nous. Mais

rira bien qui rira le dernier. C'est ce qui arrive aujourd'hui. Nous jetons l'ancre à 12 h. 25 et comme il n'y a personne entre mon billet et celui de 1 heure, je reçois les 10 dollars des paris.

Nous voici à Rigolet. C'est un petit poste de traite et de pêche à la morue, 45 milles en amont de Hamilton Inlet, sur les côtes du Labrador. Le poste paraît beaucoup plus beau sur photographie qu'en réalité. Ce qui nous intéresse le plus, ce sont les Esquimaux que nous rencontrons pour la première fois. Ceux-ci (ils sont une douzaine de familles) descendent jusqu'au 54° de latitude. Le P. Le Blanc admire la corpulence et l'embonpoint de ces sauvages. Les femmes ne méritent guère le titre de beau sexe. Leur genre de vie, les travaux grossiers auxquels elles se livrent, leur ont enlevé la délicatesse de leurs sœurs civilisées. Les chiens sont d'une maigreur effrayante, mais malgré tout, fiers, batailleurs et solides gaillards comme de vrais chiens du Nord. Ici nous commençons à charger des barils pour l'huile de phoque, des planches, des madriers et du bois de débit pour construction. Nous prenons même 8 bateaux de pêche en plus. Le capitaine assure qu'en cas de tempête, il n'en restera pas un intact. Il y en a, en effet, jusqu'à 12 empilés les uns sur les autres.

Nous voici au mardi midi 6 août, et nous chargeons encore.

Quand arriverons-nous à Chesterfield Inlet ? Dieu seul le sait. Pour nous, nous attendons, pleins d'espoir et de gaieté.



7 août. — Nous avons quitté Rigolet, hier après-midi. Le soir, on entend soudain un coup de sifflet, puis des ordres brefs du capitaine. Les portes s'ouvrent et se ferment avec fracas, chacun se précipite. Nous étions dans un nid d'icebergs — c'est une manière de parler — qui forment une double haie autour de nous. On comprend dès lors pour-

quoi nous allons si lentement en temps de brouillard. C'est le cas aujourd'hui.

La nuit dernière, alternative de haute vitesse, demi-vitesse, et d'arrêts. Ce matin, 8, au lever, nous comptons plus de 200 icebergs. Il y en a de toutes formes et de toutes dimensions. Les plus gros montrent un bloc de 200 pieds au-dessus de l'eau, ce qui ne représente guère que le sixième de la partie immergée

Le 9, à midi, nous doublons le Cap Chidley, avec ses côtes pittoresques, dénudées et sauvages, et arrivons bientôt à Port Burrwell, 15 milles plus bas. Il y a là 110 Esquimaux qui vivent de la mission des Frères Moraviens autrement dits « missionnaires traiteurs ». Nous avons l'honneur d'avoir à notre table le Rev. Ministre chargé de cette mission. Ce Mr. a passé 23 ans dans le nord, et n'est retourné qu'une seule fois dans le monde civilisé. Ceux des passagers qui sont allés à terre nous disent que la mission est montée sur un bon pied : les demeures offrent un aspect de confort et donnent une impression presque de plaisir.

Les Esquimaux qui viennent à bord sont, comme partout ailleurs, assez gais, sans souci du lendemain et n'ont pas l'air de soupçonner la misère de leur pauvre vie.

Dans le cours de la journée du 10, il fait bien beau. Nous conversons longuement avec le Rev. Ministre, notre compagnon. Nous comptons arriver demain chez lui, Lake Harbour. Il nous dit bien franchement et sans détours qu'il va commencer à compter les jours qu'il doit encore passer à sa mission (deux ans) jusqu'à son retour en Europe. « Vous ne me retrouverez pas ici dans dix ans, bien certainement », dit-il, « chez nous on ne consulte pas assez les goûts d'un chacun, et on ne se soucie pas assez d'adoucir autant qu'il serait possible la misérable existence des missionnaires du Nord. »

***

Le dimanche 11 août, vers 4 heures et demie du soir, nous approchons des nombreuses îles qui forment l'entrée de Lake Harbour. Deux barques chargées d'Esquimaux viennent à nous et le pilote monte à bord. A 7 h. 20, nous jetons l'ancre en vue du poste et de la mission protestante.

Le pilote et ses compagnons nous apprennent qu'une goélette écossaise a péri corps et biens, en ces parages, l'automne dernier. Seuls, les Esquimaux engagés pour la chasse au phoque se sont sauvés.

Une autre nouvelle bien triste aussi, c'est que le compagnon de notre Rev. Ministre s'est gelé gravement les pieds et le corps, l'hiver dernier. Il a dû souffrir horriblement durant 5 mois, aujourd'hui il est infirme et doit partir au plus tôt pour subir une double opération.

Il y a ici 500 Esquimaux. Le poste a été ouvert l'année dernière, et la mission protestante date de trois ans. Il y a six Esquimaux baptisés. Le terrible accident arrivé à l'assistant ministre pourrait bien avoir de graves conséquences pour l'œuvre elle-même, car le ministre me disait qu'il est bien décidé à tout abandonner l'été prochain, si on ne lui envoie pas du secours. Il ne croit pas pouvoir seul suffire à l'ouvrage, et, surtout, craint le danger de la folie qui s'attaque selon lui aux blancs, dès qu'ils sont seuls en ces pays du nord. Quant aux Esquimaux eux-mêmes, ils présentent le même aspect, les mêmes habitudes que partout ailleurs. Ce qui frappe surtout chez eux, c'est la gaieté franche et expansive qui se dégage de toute leur personne. Sans doute la vue du steamer y est bien pour quelque chose. Je croirais même que c'est là le motif de leur joie de maintenant. En effet, ces pauvres gens, couverts de haillons huileux, malpropres, de mœurs si singulières, ne sont pourtant pas des fous. Ils comprennent que toute cette cargaison : vivres, munitions, linges, articles de chasse

et de pêche, maisons qui se construisent, etc., tout cela est à leur propre avantage. Avant l'arrivée des blancs, ils vivaient de chasse et de pêche. Le surplus des peaux de fourrures n'avait pas de valeur pour eux. Aujourd'hui, c'est la vie plus facile, plus agréable, c'est même le plaisir que leur procurent ces peaux jadis inutiles. A ce titre, l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson leur fait certainement beaucoup de bien.

Il y a bien quelques vaisseaux de pêcheurs, goélettes ou steamers, qui engagent les Esquimaux et les aident un peu. Mais ce commerce est plutôt suspect. Liqueurs enivrantes, immoralité, voilà le danger prochain de ce genre de trafic. Ici même, nous entendons parler de faits qui disent assez qu'il faut soustraire les Esquimaux à cette influence néfaste qui menace d'éteindre la race, qui la démoralise certainement, et rendrait inutile tout effort des missionnaires.

Je remarque ici plusieurs détails, bien minimes, mais significatifs. Les femmes donnent la main à tout le monde, à la façon des Montagnaises, et ne se soucient guère d'être plus ou moins décolletées. A l'intérieur des terres, à l'ouest de la Baie d'Hudson, je n'ai rien remarqué de tel, quoique celles-ci ne valent guère mieux que celles-là probablement.

Quand nous visitons le camp, le R. P. Le Blanc aperçoit et remarque bien des choses qui lui arrachent des exclamations de surprise.

Samedi 17. Nous avons passé la semaine à Lake Harbour. Le port est certainement des meilleurs. On dirait une rivière étroite, profonde, bordée de hautes montagnes à pic, et cependant le vent de sud qui fait rage empêche de décharger deux jours durant. La baie se remplit d'énormes glaçons qui se collent au rivage, se dégagent, flottent de nouveau pour aborder encore au gré du flux et du reflux de la marée qui atteint jusqu'à 36 pieds de hauteur.

Enfin à 2 h. ½ du soir nous levons l'ancre et partons.

***

Lundi 19. Cap Wolstenholme. Extrémité S.-O. du détroit. La traversée a été assez bonne. Samedi après-midi, le Nascopie a été réellement ventre à terre, frappant un rocher, sur lequel il a bondi et rebondi sur toute sa longueur, sans aucun dommage toutefois. Ce matin, à 7 h. ½, nous avons cherché l'entrée du cap Wolstenholme, dans les baies étroites qui longent la côte, le brouillard empêchant de bien distinguer les rochers abrupts qui élèvent leur masse imposante jusqu'à 3.000 pieds au-dessus de la mer. Wolstenholme est un nouveau poste de la compagnie de la Baie d'Hudson. 30 familles d'Esquimaux seulement dépendent de ce poste. La Cie essaie de créer tout un district en ces contrées jusqu'ici inutilisées. Sans parler de Stupart Bay et de Wolstenholme qui sont sur la côte Sud du détroit, et en dehors du Vicariat de Keewatin, nous avons Lake Harbour (500 Esquimaux), ouvert l'an dernier; Cap Dorset (450 Esquimaux) extrémité N.-O. du détroit, où nous devions aller. Mais le temps fait défaut, et nous déchargeons ici ce qui était destiné à la fondation du poste à Cape Dorset.

J'entends parler déjà de deux autres postes à fonder l'an prochain dans les limites de notre paroisse : au Lac Aberdeen, 400 milles ouest à l'intérieur, et à Repulse Bay, 600 milles au nord. Ce sera à nous de profiter le mieux possible de toutes ces circonstances dans l'intérêt des missions pour les Esquimaux.

Nous avons à bord l'assistant ministre de Lake Harbour, qui s'est gelé gravement l'hiver dernier et dont j'ai parlé plus haut. J'ai copié pour lui à la machine à écrire le récit qu'il a fait de ses travaux et aventures. Ce rapport nous révèle l'homme tout entier : plein de confiance en lui-même, beaucoup d'ardeur et d'imagination, ne doutant de rien, et par suite facilement imprudent, tel est l'homme

que l'excès de ses qualités a mis aujourd'hui dans un état de souffrances impossible à décrire. C'était en voyage; il allait de l'avant, distançant ses guides, sûr de pouvoir suivre les traces des voyageurs de la veille. Le temps étant doux, notre imprudent voyageur laisse en arrière, sur la traîne, ses habits de poil de caribou. Bientôt, il s'engage sur une fausse trace, ses guides qu'il a distancés suivent le vrai chemin, et s'éloignent de lui. Il passe ainsi deux jours et deux nuits, seul, sans abri, sans nourriture, sans vêtements suffisants. Le troisième jour, il arrive sur la mer à un endroit où la glace fendue s'est ouverte en guise de rivière. Il croit pouvoir franchir d'un bond cet obstacle. Les bords de la glace cèdent sous ses pieds, ses souliers gèlent à l'instant, son pantalon s'est fendu en deux et le froid a vite fait son œuvre : le sang s'arrête, la peau, puis la chair se congèlent et ne sont plus qu'une masse noire et dure d'où la vie s'est retirée. Quand le malheureux reçoit enfin du secours, c'est pour lui le commencement d'une vie de souffrances et d'agonie horribles. Les pieds et le corps mutilés, exténués par de longs mois d'un véritable supplice, les nerfs tendus par la douleur, ou relâchés par l'usage forcé de narcotiques puissants qu'il doit prendre chaque jour, ce malheureux fait pitié à voir. Dieu veuille lui tenir compte de cette terrible épreuve, et de ses bonnes intentions !



Nous arrivons à Churchill le dimanche 25 août à 5 heures du soir. Le steamer Stanley est parti hier soir et il n'y a pas de docteur, quel désappointement pour le pauvre malade. Je n'ai pas le bonheur de revoir M. et Mme Starue qui ont été si bons pour moi l'an passé. Le nouveau surintendant, M. Deniers, et sa famille se montrent fort aimables pour nous. Nous allons dire nos messes à bord, visitons les casernes, le fort du Prince de Galles construit il y a quel-

que 200 ans pour servir de poste à la compagnie de la Baie d'Hudson.

Le samedi 31, à 4 h. ½ de l'après-midi, nous levons l'ancre et partons cette fois pour Chesterfield Inlet. Le temps est beau et calme, mais à minuit le brouillard prend ; les boussoles étant affolées, il nous faut arrêter et aller à la dérive. Ce n'est qu'à 6 heures du matin que nous repartons. Le soleil se laisse deviner, au travers des nuages brumeux. C'est suffisant pour naviguer, mais à 9 heures du soir nous arrêtons encore et allons à la dérive.

Samedi, même temps assombri. Tout un chacun se prend à médire de Chesterfield, quand voici qu'au soir, les étoiles se montrent et annoncent un beau lendemain.

Enfin le mardi 3 septembre, fête de la Mère du Bon Pasteur, par un temps clair, calme et même chaud, nous arrivons à Chesterfield Inlet. Tout porte à la joie. Quel jour plus beau aurions-nous pu choisir que celui de la fête de notre Mère Immaculée sous le titre si touchant de Mère du Bon Pasteur ? Il y a 20 tentes d'Esquimaux, tout un village. Les gens sont propres et paraissent avancés en civilisation. L'endroit est plaisant. Un beau lit de sable de gravois, près d'un petit lac d'eau fraîche courante de 1 mille et demi de long. La chasse est fort abondante, la pêche aussi : les Esquimaux viennent nombreux au petit poste ouvert l'an dernier.

IV. — La construction de la Maison Chapelle.

Lettre du R. P. Le Blanc aux scolastiques de Liège.

N.-D. de la Délivrande, Chesterfield Inlet, 3 décembre 1912.
Fête de saint François Xavier.

Mes chers amis,

Dans quelques jours deux Esquimaux vont se rendre à Churchill, porter le courrier de la police de Fullerton et du poste de la Compagnie. Nous en profitons pour écrire à nos

parents et amis : le souvenir du scolasticat du Sacré-Cœur de Liège est trop vif dans ma mémoire et trop cher à mon cœur pour que je ne réponde pas à un désir exprimé par plusieurs d'entre vous d'avoir quelques notes sur la première fondation de mission chez les Esquimaux du Nord-Est d'Amérique. Pour ne pas charger notre courrier, nous écrivons le plus serré possible et sur papier fin, demandant à Monseigneur l'Evêque de vouloir bien expédier nos notes aux différentes adresses que nous lui envoyons.



Le mardi 3 septembre, le « Nascopie », steamer de la Compagnie de la Baie d'Hudson, jetait l'ancre dans la petite baie de Chesterfield, après une traversée de quarante-deux jours : nous touchions enfin la terre promise, ou plutôt le rocher promis, car ici il n'y a pas un pouce de terre. A peine arrêtés, nous apercevons deux barques se dirigeant vers nous : ce sont des Esquimaux. Ils montent à bord et nous leurs serrons la main. Je ne puis me lasser de regarder ces gens. Je m'attendais à trouver des figures grossières, farouches, en un mot à trouver des sauvages tels que mon imagination me les avait représentés, et je ne voyais rien de tout cela. Leurs longs cheveux, la régularité de leurs traits, leur teint plutôt blanc, surtout leur air intelligent et leur jovialité en font de beaux types d'hommes qui, loin de repousser, attirent la sympathie. Deux photographies que j'ai prises de ce premier groupe montrent bien qu'il n'y a rien de dur ou de farouche sur la figure de ces gens.

Après cette première entrevue nous allons au rivage. Tout d'abord nous sommes attirés par les tentes d'Esquimaux disséminées sur le flanc de la colline rocheuse : nous en comptons vingt-deux. Nous montons visiter le camp. Tout le monde nous regarde et semble se demander quels sont ces deux hommes habillés si étrangement et

portant une croix à la ceinture. — N'ayez pas peur, chers Esquimaux, nous ne venons pas en ennemis, mais en amis : nous venons par amour pour l'Homme-Dieu que vous voyez attaché à cette croix, nous venons aussi par amour pour vous. — De fait ils n'ont pas peur et nous saluent partout de sourires bienveillants. Les petits enfants même viennent à nous. L'un d'eux, âgé de deux ou trois ans, me suit partout en me tenant par la main, il ne veut plus me quitter et je suis obligé de le reconduire à sa mère.



La visite du camp faite, nous descendons la colline pour aller de l'autre côté en quête d'un emplacement convenable pour la mission. En passant nous saluons Monsieur Ford, le représentant de la compagnie de la baie d'Hudson, et seul blanc de tout ce pays. Il se réjouit de savoir que nous venons fonder une mission : désormais il sera moins seul. — Sa maison est située au pied de la colline où sont campés les Esquimaux. Le site ne serait pas trop mal, si les gros cailloux dont il est recouvert n'en faisaient pas un casse-cou continuel. Nous cherchons plus loin. A trois cents mètres environ de là nous trouvons une dépression de rocher recouverte d'un beau sable blanc et plane comme un tapis de billard. Du côté Nord, se trouve un beau lac de 2 à 3 kilom. de tour, à 30 mètres de là, et du côté Sud, nous avons la mer à 100 mètres. Notre décision est vite prise : c'est ici que nous allons nous établir. J'aurais voulu planter une croix à cet endroit : hélas! dans tout le pays je ne pourrais trouver deux morceaux de bois pour en faire une minuscule : attendons que notre bois soit arrivé.



Pendant ce temps l'équipage du « Nascopie » nous taille de la besogne. Plusieurs bateaux de déchargement ont été mis à l'eau et le travail marche vite. Déjà deux ou trois

fois les bateaux se sont dirigés de l'autre côté de la baie où des sacs de charbon, du bois et des caisses de tout genre sont déposés pêle-mêle sur les rochers. Sans doute tout cela appartient à Mr. Ford. — Quelle n'est pas notre surprise de voir que toutes nos marchandises ont été mélangées avec les siennes, et transportées chez lui. Nos paquets de bois ont leurs attaches brisées et nos 14.000 pieds de planches se trouvent avec les 12.000 pieds de Mr. Ford dans un pêle-mêle déconcertant. Comment sortirons-nous de là, me dis-je, et comment transporterons-nous tout ce train de l'autre côté de la baie à 400 mètres de là ? c'est à y perdre la tête.

Le P. Turquetil, plus habitué que moi aux difficultés du Nord, ne se tracasse pas outre mesure : « Commençons d'abord; peu à peu nous arriverons au bout. » Et nous commençons. Nous passons toute la journée du mercredi à faire le triage des planches : nous n'avons même pas le temps d'aller prendre nos repas à bord. Quelques biscuits calment notre appétit. Les passagers du Nascopie s'en inquiètent et viennent nous apporter une petite réfection. Sur le soir, le capitaine vient nous avertir que le steamer lèvera l'ancre le lendemain matin.

Nous retournons à bord prendre notre souper, pendant lequel toute la conversation roule sur nous, sur le nouveau genre de vie et les difficultés de toute nature que nous allons trouver. On nous assaille de questions : « Savez-vous la menuiserie, la charpenterie ? Savez-vous faire la cuisine, laver, etc., etc. ? » Tous s'efforcent de nous témoigner la plus grande sympathie. Nous passons une partie de la nuit à écrire des lettres et le lendemain de bon matin, nous faisons nos adieux aux passagers, officiers et matelots du Nascopie. Tous veulent serrer la main des deux missionnaires qui, disent-ils, ont fait le bonheur de la traversée et la joie des conversations. Nous descendons dans notre petit canot et nous nous dirigeons vers le rivage. De nombreux hourra ! nous accompagnent et nous étions déjà loin que

les « Good-bye » nous suivaient encore, pendant que les officiers dirigeaient vers nous leurs appareils photographiques. — Oui, au revoir, chers amis de 42 jours. Au revoir jusqu'à l'année prochaine. Nous allons rester seuls pendant de longs mois, mais bientôt vous reviendrez nous apporter des nouvelles de nos parents, de nos amis, de notre Congrégation que nous voulons apprendre aux Esquimaux à aimer.



De retour au rivage nous nous mettons à l'ouvrage qui, certes, ne manque pas. Les Esquimaux, apprenant que nous sommes venus ici pour nous fixer, viennent nous voir et leur attitude montre qu'ils sont prêts à nous aider. Sur un mot du P. Turquetil, tout le camp se met au travail. Les hommes, à l'aide de deux petits bateaux, transportent bois, charbon et caisses de l'autre côté de la baie où les femmes les reçoivent pour les transporter à l'endroit choisi pour la maison. On voit des femmes, un enfant caché dans le capuchon en peau de caribou, porter des sacs de charbon pesant plus de 100 livres. Les petits enfants eux-mêmes voulaient s'exercer à porter des fardeaux qui, souvent, étaient au-dessus de leurs forces. Nous travaillons ainsi pendant deux jours et le vendredi, avant la nuit, nos quatre-vingt-quatre mille livres d'armes et bagages se trouvaient de l'autre côté de la baie : nous commencions à y voir plus clair.

Ce jour-là lorsque, agenouillés sur le sable dans un coin de notre tente, nous faisions ensemble notre prière du soir, je ne pus m'empêcher d'avoir un souvenir pieux pour ces Esquimaux qui nous avaient si bien aidés. Le bon Dieu daigne les récompenser en faisant bientôt briller sur eux la lumière de son Evangile !.... Nous pouvions désormais songer à notre maison.

***

Dès le lendemain nous nous mettons à l'œuvre. Les mesures sont prises, pas de fondations à creuser... : dix montants sont cloués à deux longues poutres : c'est la charpente d'un côté. Les deux côtés étant prêts avec les deux bouts des pignons nous les mettons debout à l'aide de cordes. Quelques Esquimaux nous aident dans ce travail : nous clouons ces 4 pans ensemble et nous avons comme une gigantesque cage de 10 mètres de long sur 5 de large et 4 de haut.

Le soir Mr. Ford vint nous inviter à souper, ce que nous accepterons pendant une quinzaine de jours. Pendant la nuit le vent fait rage et menace d'emporter notre tente qu'il soulève et fouette sur les caisses qui y sont entassées. La mer mugit près de nous et nous pensons aux gens du Nascopie qui se trouve à ce moment ballotté par la tempête. Sans doute eux aussi pensent à nous, car pendant la traversée, ils nous regardaient comme leur paratonnerre : pas un seul jour de gros temps pendant les 42 jours.

Le lendemain nous courons à notre charpente et constatons, à l'aide du niveau d'eau, que la tempête a respecté notre travail. C'est dimanche, fête de la Nativité de la sainte Vierge. Bien humblement, nous célébrons cette fête dans notre tente. Nous disons nos Messes sur nos petits autels portatifs. C'était bien la première fois que le saint Sacrifice était offert sur cette plage. Puisse-t-il désormais ne jamais cesser de l'être ! C'est l'anniversaire des premiers vœux du P. Turquetil, qui se trouve à ce moment, comme jadis au sortir du Noviciat, à l'aurore d'une vie nouvelle. Et moi je pense au sanctuaire de Notre-Dame du Roncier et tant d'autres, où des milliers de pèlerins chantent en ce jour les grandeurs de Marie.

Le lundi de grand matin, nous reprenons notre travail. Quatre Esquimaux se mettent à notre service. Ils ont

presque tous fréquenté les baleiniers écossais et connaissent quelques mots d'anglais. Leur nom ferait presque croire qu'ils sont d'origine anglaise. (Chester, Sam, Joë et Albert.) Ce dernier devra rester à notre service tout l'hiver. — Immédiatement nous commençons à recouvrir de planches les barreaux de la cage. Ensuite nous posons la charpente du toit que le P. Turquetil a préparée. Les travaux marchent bon train car nous « frappons » dur et ferme. Les journées de huit heures de travail nous sont inconnues. A 4 heures 1/2 le marteau du P. Turquetil écrasant le biscuit est pour moi le *Benedicamus Domino* quotidien. Nous disons nos prières tout en préparant nos repas : il n'y a pas de temps à perdre, car un jour de plus ou de moins peut avoir de graves conséquences pour nous, un abri pour l'hiver étant pour ce pays une question de vie ou de mort.

Dans la journée, une femme esquimaude vient près de nous cuire la viande de caribou qu'un sauvage nous a apportée. La cuisine n'est pas très dispendieuse : trois pierres, une casserole, quelques bouts de planches, un peu d'eau et c'est tout. Nous mangeons cette viande sans sel ni poivre, souvent même sans biscuit et sans pain, car les deux miches qu'on nous avait remises sur le Nascopie ont eu bien vite fait de disparaître. Je m'étonne de trouver cette viande si bonne : c'est que l'appétit est la meilleure des sauces.

(*A suivre.*) A. Le Blanc, *O. M. I.*